

## DIDEROT, LE GENIE DEBRAILLE.

De Sophie Chauveau.

**E**tre à Paris, traverser la rue de l'Ancienne Comédie, se diriger vers le grand porche de pierres qui vous fait accéder aux pavés historiques de la Cour de Rohan, c'est entrer dans le passé où, avec un peu d'imagination, on perçoit les sonorités des carrosses et aussi celles des voix puissantes qui filtrent encore des hautes fenêtres du Procope, gardien tangible et solitaire de l'épopée des Lumières.

Dernièrement, la célèbre brasserie nous a accueillis, et prêté « le Salon Diderot » pour la magnifique conférence de notre confrère Jacques Pirson, sur Léon-Paul Fargue et, en montant l'escalier au tapis rouge, nous fûmes tous saisis



d'émotion : l'ombre du grand encyclopédiste rôdait à l'abri des lambris aux couleurs usées, glissée dans les plis des rideaux, entrelacée dans les fers forgés de la rampe étincelante.

L'impression était restée tenace, et dans les jours qui suivirent, j'ai acheté le livre de Sophie Chauveau, « Diderot, le génie débrillé », qui était indiqué dans la librairie comme le favori des libraires. Le portrait de cet auteur figurant sur la couverture, montrait un visage attirant, empreint d'intelligence, de douceur, de raffinement. Avec un peu plus d'attention, j'aurais pu y voir l'ambition, le courage, l'amour de la vie et la rage d'apprendre, d'embrasser la totalité du monde pour le restituer à ses contemporains.

L'ouvrage de Sophie Chauveau l'exhume de la poussière du temps et, le remettant en lumière, nous dessine un personnage dynamique, vivant, familier, intrépide.

*« Je veux être Voltaire, sinon rien ! ».*

Fils d'un riche artisan de Langres, destiné à la prêtrise, état qu'il veut fuir dès l'adolescence, il part faire des études à Paris. *« Ce que je veux savoir, ce que je veux admirer, mes maîtres de Langres ne l'ont pas. Je dois m'instruire auprès des grands maîtres, je veux devenir plus grand, plus savant, un grand parmi les grands ; et seule la capitale réunit autant de talents ».*

Il force, par son obstination, l'inflexibilité de son père, et part faire ses fameuses études à Paris. Il habite le périmètre sacré entre la Sorbonne et le Procope, et rencontre la jeunesse estudiantine, un peu bohème, qui refait le

monde tous les soirs, et fait la fête la nuit.

Quel appétit ! Il veut toutes les vies : voyager en Angleterre, réussir en musique, écrire un livret d'opéra, être joué à la Scala. Il veut aussi aimer toutes les femmes, goûter les meilleurs mets, boire les vins les plus raffinés ; écrire des pièces pour la Comédie Française, connaître les actrices... En tout, il veut être le meilleur. Il mène, tambour battant, ses études d'Art et de Philosophie chez les Jésuites, apprend le grec et le latin et aussi les beautés de la langue française : le balancement des phrases, la justesse des expressions, la richesse des tournures, les équivalents les plus justes, les belles métaphores...

Il les quitte sur une injustice. Son sens de l'amitié est si grand, qu'il se fait fouetter à la place de son aristocratique ami Bernis, qui deviendra par la suite le célèbre Cardinal.

Les Jansénistes qu'il rallie, avec leur enseignement plus profond, répondent mieux à ses interrogations philosophiques et il apprend avec eux les mathématiques et la physique.

Convivial, son intelligence et son charisme lui ouvrent toutes les portes, lui permettent toutes les folies. C'est ainsi que, sur les tables du Procope, devant un parterre d'étudiants subjugués, en hommage à son idole, il récite l'intégrale de « l'Henriade », pièce en cinq actes de Voltaire, qui représente un premier appel à la révolte.

Tous les livres subversifs venus d'Angleterre, sont dévorés. Il accumule les traductions dont l'« Essai sur le mérite et la vertu » de Shaftesbury, en y insérant subrepticement ses propres idées, ce qu'il appelait « *adapter ses idées au goût anglais* ».

Sa vie sociale s'intensifie, il rencontre Rousseau, d'Alembert et Condillac, et forme avec eux le projet de faire une vaste encyclopédie, avec l'accord de D'Aguesseau, directeur de l'Imprimerie qui leur donne déjà le permis d'imprimer.

Son effervescence intellectuelle, la profusion de ses publications, ses écrits dans le Mercure de France, la sortie des Pensées philosophiques, commencent à lui valoir une notoriété certaine, tandis qu'en parallèle, il mène une vie privée tourmentée. Son mariage secret, qui n'aurait jamais reçu l'assentiment de sa famille –avec une belle lingère capricieuse et sous l'influence permanente d'une mère mesquine et manipulatrice– est un échec. Et, plus tard, sa liaison avec Mme de Puisieux femme ambitieuse et très bas-bleu, l'entraînera à publier des écrits licencieux qui, par leur audace, alertent la censure. Sa « Lettre sur les Aveugles à l'usage de ceux qui voient », semble avoir été le facteur déclenchant des foudres royales qui croient y déceler les prémises d'un matérialisme biologique ;

A ce tournant du récit, Sophie Chauveau semble avoir abandonné son héros, et termine le livre sur une chute spectaculaire. En prison, dans une solitude absolue, sans nouvelles de ses amis, sans réponse à ses suppliques auprès de la Marquise du Deffand amie de D'Alembert, à Buffon, à Fontenelle, à la Marquise du Châtelet, Diderot s'affaisse et avoue être l'auteur des écrits publiés anonymement. Il dénonce ses complices libraires, imprimeurs, collaborateurs et même sa maîtresse Mme de Puisieux qui elle, curieusement, ne sera pas inquiétée.

Malaise.

Nous attendons avec impatience le deuxième tome de ce portrait brillant, extrêmement vivant du colosse du Siècle des Lumières, resté célèbre à en juger par la horde d'étudiants qui, dans l'après-midi, viennent visiter le Procope. Lequel les accueille avec sympathie.

**Alice FULCONIS.**

« *DIDEROT LE GENIE DEBRAILLE* » :  
Sophie CHAUVEAU : *Télémaque-Editions*.  
313 pages. 19,95 €